Document généré le 26 avr. 2024 01:39

Cahiers de géographie du Québec

Bureau, Luc (1990) La Terre et Moi. Montréal, Boréal, 275 p. (ISBN 2-8952-377-2)

Jean-Paul Ferrier

Volume 35, numéro 96, 1991

URI : https://id.erudit.org/iderudit/022234ar
DOI : https://doi.org/10.7202/022234ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)
1708-8968 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Ferrier, J.-P. (1991). Compte rendu de [Bureau, Luc (1990) La Terre et Moi. Montréal, Boréal, 275 p. (ISBN 2-8952-377-2)]. *Cahiers de géographie du Québec*, *35*(96), 631–632. https://doi.org/10.7202/022234ar

Tous droits réservés © Cahiers de géographie du Québec, 1991

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

BUREAU, Luc (1991) *La Terre et Moi*. Montréal, Boréal, 275 p. (ISBN 2-8952-377-2)

Il faut prendre le projet de Luc Bureau au sérieux. Il nous dit, dès son titre, qu'il va nous parler de la Terre et de Lui: ce programme, il va s'y engager de façon exemplaire — suffisamment systématique, exhaustive et personnelle pour nous rendre sa réflexion obligatoire. Non seulement il va nous parler de la Terre, notre planète, toute notre planète, avec tous ses enjeux majeurs, la ville principalement mais il va nous donner à comprendre un monde-en-soi, le Canada. Entreprise magnifique d'une géographie «générale» systématiquement construite autour de la question de notre appartenance au monde, suivie d'une géographie «régionale» à la hauteur de l'enjeu théorique préalablement posé. Mais en fait, ces distinctions au coeur de notre entreprise de mise en science/mise en scène du monde sont dépassées et intégrées dans un point de vue unitaire: l'habitant et son territoire, «l'homme et ses lieux» (p. 16).

Ce livre ne serait-il qu'un essai personnel pour parler du monde autour de soi qu'il serait déjà une entreprise légitime d'un géographe qui voudrait ne pas se limiter à un discours positiviste sur le monde. Mais, plus encore, et plus fondamentalement, ce livre est une entreprise systématique, recourant à un appareil méthodologique rigoureux et varié, pour élargir le rapport au monde des géographes. Il me vient à l'esprit, à son sujet, la formule de Malraux (*La métamorphose des dieux*), disant des impressionnistes qu'ils nous avaient «opéré de la cataracte». Luc Bureau, lui, nous délie la langue, la langue géographique, il nous donne la parole en nous donnant les moyens de rendre compte de nos rapports sensibles aux lieux, il expérimente des outils pour cela. Il nous permet, selon sa formule, d'écrire une *géosymbolique*, pour, comme il le dit lui-même, reprendre «la mission initiale et souveraine que Yahvé assigne à Adam [...] la nomination de toutes les choses qui l'entourent [...]. Car nommer — ou évoquer un nom — relève des facultés les plus hautement spirituelles de l'homme: imagination, sensibilité, mémoire» (p. 236). «Dénomination»... «Domination»!, comme il lui échappe de l'écrire lui-même (p. 239).

Pour Luc Bureau, l'outil central, l'équivalent de notre savoir originel — géométriser le monde pour le géographier —, c'est la *résonnance*, la «mesure» de la puissance des lieux dans notre conscience, l'évaluation d'une qualité précieuse qui fait que les lieux réagissent avec nous, réagissent en nous: un concept sans doute proche de celui de *médiance*, que nous propose Augustin Berque.

Cet outil, il va l'appliquer, dans une première partie, *Partout*, à la sphéricité de la Terre, à l'eau (les océans), à la terre (les continents), de l'Asie à l'Europe et à l'Amérique, trois des cinq ou six ou sept continents (chapitre 1); aux villes-«miroirs» (chapitre 2); aux États, «pays-grimoires» (chapitre 3), précieuses analyses sur ce qui fait l'originalité et la séduction des villes, la consistance humaine des pays, en recourant pour partie à des approches quantitatives de plans de villes ou de citations dans la presse écrite. Dans la deuxième partie, *Autour*, et la troisième, *Ici*, il nous est proposé de comprendre le Canada en engageant le dévoilement de ce que les Canadiens écartent puis choisissent pour parler de leur pays: sauvagerie, héroïcité, vastitude, prégnance de la forêt, enfin, Québec, comme ordre de la fluvialité, point d'application de l'image de la montagne, champ d'application d'un bestiaire emblématique. Confidences et comptages dressent une nouvelle territorialité, où nous pouvons nous découvrir uniques et proches.

Lecteur français de ce texte francophone, j'ai vécu avec bonheur et intérêt les aventures de ce voyage. J'avouerai toutefois éprouver une géographicité (européenne?) un peu différente de cette géographicité (américaine?): moins de désespoir devant les transformations du territoire, plus de confiance dans la double entreprise géo-poétique et géo-scientifique de notre discipline, conséquences (?) de mon expérience d'un monde moins marqué par la vastitude et plus à l'échelle de l'action humaine.

Pour conclure, si vous voulez savoir comment peut s'élargir la pensée géographique aujourd'hui, lisez ce livre. Cette «géosymbolique», comme la nomme Luc Bureau, est bien l'un des moyens qui permettra «que notre esprit s'ajuste à nos bottes» — à moins que nous préférions l'inverse: le retour aux petits univers clos de jadis! — que nous apprenions de nouvelles solidarités: que nous entrions en résonance avec les multiples figures et mouvements de la Terre (p. 264). Voilà certainement une part centrale du programme de la Modernité 3.

Jean-Paul Ferrier
Institut de géographie
Université d'Aix-Marseille II